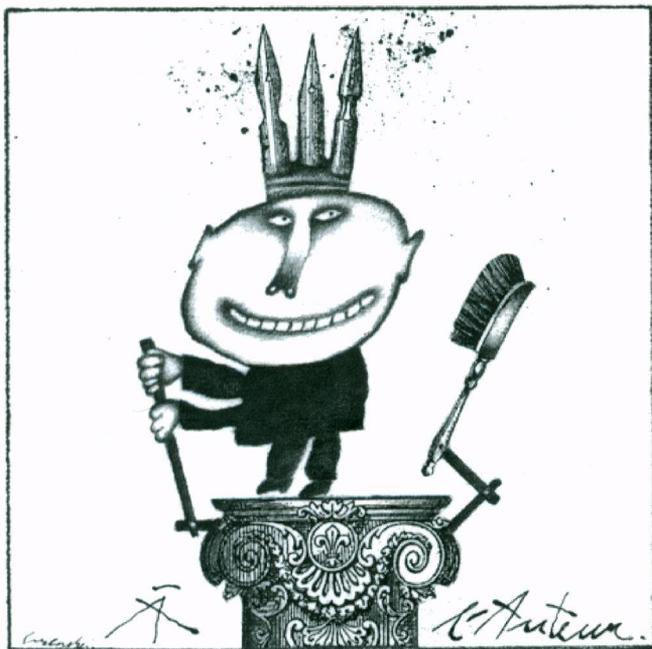


JACQUES DE DECKER

LA BROSSE À RELIRE

LITTÉRATURE BELGE D'AUJOURD'HUI



Alain Berenboom • Jean Claude Bologne • Jacques Cels
William Cliff • Gaston Compère • Jacques Crickillon
François Emmanuel • Jacqueline Harpman • Philippe Jones
Michel Lambert • Claire Lejeune • Jean-Louis Lippert
Pierre Mertens • Amélie Nothomb • Jean-Luc Outers
Patrick Roegiers • Dominique Rolin • Bernard Tirtiaux
Jean-Philippe Toussaint • Guy Vaes
Jean-Pierre Verheggen • Liliane Wouters

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Un jeune homme entre deux âges – il nous est précisé par deux fois qu'il a vingt-sept ans, presque vingt-neuf – a élu domicile dans un espace de transit par excellence : la salle de bains. Ce lieu qui n'est, pour la plupart des mortels, qu'un sas entre le sommeil et la veille, entre le monde intime et le monde public, un passage voué au corps, lui paraît, à lui, un haut lieu de l'esprit. Il n'a pas tort, du moins à lire le récit de ses avatars.

La salle de bains, et en particulier la baignoire, son épiceutre, est, pour qui n'en fait pas un usage distrait, un havre propice à la méditation. Et surtout pour notre jeune homme, historien de son état, c'est-à-dire féru d'histoires et fasciné par le rien, qui éprouve une prédilection particulière pour l'immobilité. Non seulement son immobilité propre, puisqu'il est prisonnier volontaire de la vasque où il baigne, mais l'immobilité première, inéluctable, qui a, en définitive, raison de tout. Une réflexion sur les différentes façons possibles de regarder tomber la pluie l'a d'ailleurs mené à cette conclusion que *le mouvement, aussi fulgurant soit-il en apparence, tend essentiellement vers l'immobilité, et qu'en conséquence, aussi lent peut-il parfois sembler, entraîne continûment les corps vers la mort, qui est immobilité. Olé !*

On aura remarqué que cet *olé!* qui ponctue la démonstration n'est pas très géométrique. Ce qui surprendra de la part d'un auteur, Jean-Philippe Toussaint, qui a placé en exergue à son livre « La salle de bains » le fameux théorème de Pythagore, qui affirme, théorie toujours imparable depuis une bonne brassée de siècles, que le carré de l'hypoténuse du triangle rectangle est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. On n'a pas fait l'ombre d'un progrès dans l'appréhension de ce problème depuis.

Il ne faudrait pas croire pour autant que le livre de cet auteur débutant dont la précoce maîtrise fait, depuis sa parution, s'extasier les deux rives de la Seine (alors que notre écrivain part pourtant avec ces deux handicaps majeurs que sont sa nationalité belge et sa domiciliation en Corse) soit un ouvrage respectueux du savoir admis et de la culture transmise. Jean-Philippe Toussaint a bien quelques admirations (il cite Pascal au passage, mais en traduction anglaise, il a un faible pour les cyclistes belges, mais est incapable de se souvenir du prénom de Jean d'Ormesson, il voue un culte à Mondrian), mais pour le reste il s'aventure sans biscuits dans les risques de l'écriture.

Et c'est là qu'est, peut-être, le secret de son charme, et de son succès. Son livre a un ton si personnel dans le flegme apparent, sa vision du monde est si singulière que si l'on parcourt le dédale de son ouvrage, si l'on en explore chaque paragraphe dûment numéroté comme les chambres de cet hôtel de Venise que son personnage hante comme Chantal Ackerman hante son Hôtel Monterey, on s'extrait de sa lecture le regard lavé, comme épuré des couches de clichés qui nous empêchent de voir le réel à l'œil nu. Cette « Salle de bains » est propice à une hygiène rare : celle du regard.

(10 octobre 1985)

Jean-Philippe Toussaint est le petit gâté de cette rentrée. Non seulement toute la presse parisienne s'est penchée sur son livre en lançant de grands cris d'admiration, mais Michel Polac, pour sa première revue des livres de la saison, a très clairement proclamé qu'il avait eu *le grand coup de foudre* pour « La salle de bains » et qu'à ses yeux, *dans la marée des romans de la rentrée, ce mince volume immaculé était le seul qui surnage*. Les sélectionneurs du prix Médicis lui ont donné raison. L'auteur a ceci de commun avec son personnage qu'il prend tout cela avec une saine impassivité. S'il ne se remet toujours pas d'une chose, c'est du coup de téléphone de Jérôme Lindon, le patron des éditions de Minuit, qui, manque de chance, l'a appelé en Corse un jour où, par extraordinaire, il était parti en promenade.

– On a dû s'y reprendre à sept fois pour finir par m'annoncer qu'il prenait mon manuscrit. Je n'y ai pas tout à fait cru au départ, je m'efforçais de rester calme. Et puis j'ai fini par me rendre à l'évidence. Lindon, en plus, est un lecteur extraordinaire. Il m'a proposé trente modifications de détail et deux de fond, qui ont fort servi le livre.

– *Votre économie particulière du texte, qui consiste à isoler chaque paragraphe, fait un peu penser à la présentation d'un script de film. Est-ce que votre livre pourrait avoir un jour ce destin ?*

– J'ai veillé à ce que chaque fragment ait son autonomie, qu'il soit bref et se concentre sur la description d'une image, le plus souvent. Mais cela ne signifie nullement que j'envisage la transposition à l'écran. Si une écriture est efficace, elle doit se suffire à elle-même, il n'y a donc pas lieu de la mettre en images.

– *Vous semblez obsédé par l'idée d'immobilité...*

– J'ai toujours eu l'impression que le temps à la fois passait et ne passait pas. C'est pour cela que j'ai choisi de construire mon livre sur le modèle du triangle rectangle, parce que cette forme rend, me semble-t-il, la dialectique entre l'immobilité et le mouvement. La numérotation des paragraphes participe de la

même logique : chaque segment, présenté ainsi, fige un moment la lecture, mais en même temps, il est pris dans le flux de l'ensemble, qui a sa dynamique.

Une fausse contradiction qui est à la fois rigoureuse et drôle, à l'image du livre.

(10 octobre 1985)

Ils arpentent les couloirs d'aéroport, leur attaché-case à la main, consultant l'heure aux horloges publiques, sans affecter pour autant la moindre impatience. Leur silhouette sert de modèle aux magazines de mode, où des mannequins les miment, dans des poses nonchalantes, regardant la ligne des Vosges avec une indifférence insondable. Ce sont les blasés en blazer, ces humains parfaitement programmés et apparemment inébranlables. Des messieurs, comme il sied à la société d'en avoir aux manettes de commande.

Ces cadres, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, se définissent exactement par la maille qu'ils constituent dans le tissu social. Ils servent à enchâsser, à inclure, donc à exclure. Ils sont périphériques plus que centraux. En réalité, ils ne détiennent rien, ce sont des exécutifs, même s'ils le sont en chef, comme l'expression anglaise *chief executives* le dit bien. Coincés entre le vrai pouvoir, celui qui se garde de plus en plus d'apparaître, et leurs subalternes, êtres hybrides et insaisissables, ils ne peuvent qu'éveiller la curiosité, comme y incite toute énigme.

Jean-Philippe Toussaint est fasciné par les formes géométriques : dans « La salle de bains », sa prédilection pour Mondrian était un des leitmotivs du livre. L'austère Hollandais exilé à New York avait mieux que quiconque préfiguré un monde à la rationalité tyrannique, et la réalité s'est mise à ressembler de plus en plus à ses canevas, où la logique se veut à ce point contraignante qu'elle bascule, abruptement, violemment, dans le délire.

« Monsieur », le deuxième livre de Toussaint, nous entraîne dans cette réalité mondrianesque-là, avec cette rigueur déhanchée, cette auto-discipline toujours sur le point de se fissurer qui a fait reconnaître en lui l'une des voix les plus authentiquement originales des lettres françaises d'aujourd'hui.

Il pratique une ironie propre à sa génération (dans « La salle de bains », le narrateur, auquel on ne pouvait s'empêcher de l'identifier, avait vingt-sept ans, presque vingt-neuf) : un apparent cynisme, que corrige une forme de candeur presque militante. Enfants du boom économique et de la crise, contemporains de l'effondrement des idéologies, sceptiques devant les théologies, y compris celles de la libération, ces jeunes gens reconstituent quelques impératifs catégoriques, reconstruisant un monde et sa vision, en y incluant d'emblée, comme les boîtes à outils contiennent leur mode d'emploi, une autocritique à base d'humour décapant et de lucidité qui n'épargne rien ni personne, à commencer par eux-mêmes.

Il leur reste toutefois un refuge, une espérance dans ce désastre : le goût de la chose bien faite, de l'œuvre accomplie, du soin porté à la confection d'un objet qui aura au moins le mérite, lui, d'exister de façon autonome et durable. Le nouveau livre de Jean-Philippe Toussaint est marqué de la même *finition* que le premier, où les paragraphes dans les chapitres, les phrases dans les paragraphes s'emboîtaient comme des pièces de marqueterie. « Monsieur » se présente comme un vitrail, dont chaque fragment est ciselé avec une application jalouse, et dont l'ensemble donne une singulière impression de cohérence.

La fascination qu'exerce l'écriture de Toussaint ne tient pas à ce qu'elle nous relate : il ne choisirait d'ailleurs pas, si c'était là son intention, des sujets aussi peu spectaculaires que ceux qu'il traite. Le *monsieur* qu'il portraiture dans son opus deuxième est un homme sans qualités, un Shlemilh d'aujourd'hui, un de ces quidams sans épaisseur ni intériorité qui se ressemblent autant

que les accessoires stéréotypés qui leur servent d'emblèmes. Toussaint parvient cependant à déceler, chez ce presque-zombie dont il nous conte les avatars, une insoutenable légèreté d'être, un complexe d'inexistence qui frôle le vertige.

Si dépourvu d'identité que l'on se demande ce qui l'ancre encore à la terre (on songe à « L'homme qui s'efface » de Muno : il y a, chez Toussaint aussi, ce fantastique sans esbroufe, cet insolite sécrété par un monde regardé soit de trop loin soit de trop près, question de focale), ce personnage fonctionne dans son bureau, se déplace dans la rue, a des déboires sentimentaux, divertit ses petites nièces, prend un traité de minéralogie sous la dictée, drague une collègue sans sembler s'investir vraiment dans aucune de ces actions, comme s'il était pris dans des réseaux dont il se satisferait, simplement, de ne pas en dérailler. Et ce n'est qu'à la faveur d'un court-circuit, d'une panne de secteur plongeant tout un quartier dans l'obscurité qu'il s'abandonnera à un baiser, *final kiss* qui ponctue, avec une drôlerie subtile et émouvante, en un *happy end* au second degré, l'ouvrage.

N'existerait-il rien d'autre que des systèmes, à l'exemple de ces figures dont l'ami de Monsieur scrute les lois dans les cristaux ? Et ne serions-nous, à l'intérieur de ces structures, que des particules conditionnées, semblables à ces créatures que Laborit montrait dans « L'oncle d'Amérique » ? Il peut se produire, à l'intérieur de ces machineries, des turbulences, comme le dit Prigogine que Toussaint cite d'ailleurs au détour d'une phrase. Mais ces turbulences ne nous sont-elles pas, elles aussi, imposées ? La seule liberté qui nous reste, dans ces contextes qui nous contraignent, est de composer des textes qui les miment et les désignent. *Du reste* est l'une des expressions favorites de Toussaint : toute son entreprise ne tient-elle pas, en quelque sorte, d'une politique des restes ? C'est ce qui fait de lui un héritier de Beckett, le comique compris, avec, cependant, une bonne part de tendresse en plus...

Car il y a, chez cet auteur qui s'est affirmé, en deux livres, à la fois détenteur d'un univers, d'une vision et d'un style, une sensibilité exquise, qui ne se traduit pas seulement par sa façon à la fois assurée et joueuse de ciseler ses phrases, de surfer à la pointe de leur vague en conjurant à tout instant l'effondrement toujours savamment esquivé. Elle tient surtout à la pudeur, l'absence totale de pathos, la compassion discrète avec laquelle il nous dit et, la disant, le temps de la lecture, l'annule.

(4 septembre 1986)

Il y aurait une histoire de la littérature à écrire qui énumérerait les premières fois que certains fragments de réalité ont été saisis, cadrés par elle. Ainsi, cette expérience devenue si commune aujourd'hui de ne pas obtenir, dans une cafétéria de gare ou d'aéroport, dans une cantine de bateau ou dans un train, le récipient adéquat pour une boisson. Déguster un vin frais dans un verre véritable, de préférence un verre à pied, est un droit imprescriptible de l'homme. Il se trouve chaque jour bafoué dans ces établissements où il est convenu qu'un gobelet en matière indéfinissable peut servir à consommer n'importe quel breuvage.

Cette mésaventure survient au protagoniste du nouveau roman de Jean-Philippe Toussaint. Elle est dérisoire, elle prête d'ailleurs à rire, et est le prétexte de l'un des gags du livre, mais dans le même temps elle illustre le type d'émotion très rare que « L'appareil-photo » procure de bout en bout : celui de la formulation précise, détachée mais criante de pertinence, d'un échantillon de réel jamais repéré jusqu'ici et passé au crible du langage. Jean-Philippe Toussaint avance d'un pas sûr, de roman en roman. Dans cet opus troisième, il atteint le stade du parfait équilibre, digne d'un maître oriental, entre l'observation, la restitution de cette perception et la méditation que ces deux premières démarches engendrent. Et le glissement poignant qui

est toute la mouvance du livre, sa dynamique propre, va d'une drôlerie un peu flottante, toute de distance ironique, vers une sorte de gravité légère et débouche sur une image finale belle comme une toile de Hopper.

Il faut imaginer, à la fine pointe de l'aube, lorsque le jour ne se signale que par une fine ligne à l'horizon, une cabine téléphonique en pleins champs, à l'exact croisement de quatre routes, à quelques kilomètres d'Orléans, en cet endroit de France où l'on croit encore que la terre est plate. Dans cette cabine, un homme jeune, assis adossé à la porte vitrée, qui attend dans la quiétude que la femme à qui il a dit *je vous aime* le rappelle. Il se doute bien qu'elle s'est rendormie. Il n'est pas inquiet, il s'imprègne seulement de l'intense vacuité de l'instant. *L'heure de la sensation vraie*, dirait Handke. L'heure où l'on peut vivre, où il n'est même pas nécessaire de le tenter, où l'être monte en soi comme une sève. C'est d'une clarté, d'une limpidité, d'une fraîcheur, d'une évidence superbes.

Un vrai écrivain, c'est quelqu'un qui vous fait lire le monde. Qui vous lave le regard de toutes les scories apprises, des clichés et des slogans, qui fait revenir à l'innocence d'un regard de premier matin. Depuis « La salle de bains », on sentait qu'une parole se faisait entendre là, qui avait trouvé d'emblée son registre, sa tessiture. « Monsieur » n'avait pas déçu l'attente. « L'appareil-photo » vient confirmer, de manière lumineuse, que voici un artiste qui a à la fois une esthétique propre, faite de minutie minimaliste, qui se refuse les coups d'éclats et de théâtre, et une philosophie singulière, précisément prise dans la pâte de l'écriture, dont l'écriture n'est pas le support ou le véhicule, mais l'émergence même. Ce que Toussaint nous propose, de page en page, c'est une *Weltanschauung*, mais énoncée sans crier gare, comme en se jouant, dans le fil même d'une rêverie vagabonde.

On ne peut que penser au rêveur par excellence de la littérature de ce siècle, Fernando Pessoa qui dans son « Livre de

l'intranquillité » disait : *La vie contemplative, si elle veut tout au moins exister, doit considérer les accidents objectifs comme les prémisses dispersées d'une conclusion qui lui demeure inaccessible ; mais elle doit en même temps considérer les contingences du rêve comme dignes, dans une certaine mesure, de l'attention que nous leur consacrons et qui, précisément, nous rend contemplatifs.* C'est dans cette hésitation entre l'opacité et la transparence du réel que se situe ce roman, et c'est par ce tremblé, comme on dit des photos pas tout à fait nettes, qu'il captive.

Le plus étonnant, c'est de faire percevoir cette dimension transcendante avec trois fois rien, une anecdote à laquelle nul autre que Toussaint ne se serait attardé. Son personnage qui s'est décidé à prendre des cours de conduite s'éprend de l'employée de l'école, divorcée et mère d'un petit Pierre. Ce qui le séduit d'emblée chez Pascale, c'est son air délicieusement endormi, il a trouvé en elle une compagne d'humeur, une somnambule en état de veille. Il ira avec elle en quête d'une bouteille de gaz, et en voyage à Londres. Et dans la cafétéria du bateau de Newhaven à Dieppe où il obtient, pour y verser son Sancerre, par une grâce insigne du préposé, un verre à moutarde agrémenté d'un Schtroumpf, il s'empare malgré lui d'un petit Instamatic laissé là par quelque touriste distrait.

Devant cet appareil-photo, le lecteur est un peu comme le modèle surpris par l'objectif, intéressé mais gêné, perplexe et subjugué. Faut-il le laisser à sa réalité littérale d'objet sans signification autre que sa valeur d'usage ? Faut-il y voir un indice, un signe, un symbole ? Toussaint se garde bien de répondre, fidèle en cela à un refus de l'auto-commentaire qui, depuis ses débuts, distingue cet écrivain secret dans la parlerie cacophonique de la littérature revenue à la barbarie orale que nous assènent les médias. Il n'empêche que le lecteur, lui, est libre de déchiffrer à sa guise l'apparition de cette petite boîte noire, comparable à ces derniers témoins que l'on sonde après les catastrophes.

Image de l'art, cet instrument dont nous nous saisissons pour capter, à la sauvette, au cours de cet intervalle qui s'appelle la vie, quelques bribes de l'intermède ? Annonce de la nouvelle orientation que l'auteur va prendre, puisqu'il s'apprête, la version cinématographique de « La salle de bains » ayant été assurée par un autre, à tourner lui-même « Monsieur » ? Cet « Appareil-photo » aurait-il saisi, en surimpression, l'autoportrait d'un écrivain s'appêtant à se métamorphoser en cinéaste ? Gageons que la caméra dont il va se servir sera, comme l'Instamatic du bateau de Dieppe, un sismographe de l'indicible.

(19 janvier 1989)

Il est un point sur lequel le roman policier est une manière d'exaspération de la démarche littéraire. Il s'ingénie, en fait, à distiller l'information en vue d'obtenir le maximum d'impact sur le lecteur. Les raisons de ce *diffèremment*, en littérature, peuvent être multiples : la pure stratégie intellectuelle, comme dans le discours de Marc Antoine, dans « Jules César » de Shakespeare ; la jouissance de la forme, comme dans « Les Djinns » de Victor Hugo, ce poème qui n'est qu'une régulière et progressive élongation, puis réduction du vers ; la révélation ultime d'un geste irréparable, comme dans « Le verdict » de Kafka. Dans le roman policier, le motif de ce retardement est plus simple. Un crime a été commis, la question qui s'ensuit est évidemment celle du coupable. On va faire en sorte que le lecteur s'imagine mener l'enquête parallèlement au limier qui apparaît dans le récit. Tout cela n'est bien sûr qu'un leurre, puisque l'auteur qui conduit l'affaire est au courant de tout, puisqu'il a tout inventé.

La principale technique de celui-ci sera dès lors de ne pas immédiatement tout dire, mais de différer ses indications. Il pratiquera donc une rétention savante, d'autant plus efficace qu'elle n'est pas perceptible par le lecteur, qui n'y voit que du

feu. L'auteur de romans d'énigmes est un avare qui ne s'avoue pas. Sous couvert d'une prodigalité d'apparence, d'une verve de pure surface, il mène son lecteur par le bout du nez et le conduit là où il l'entend, par les voies qu'il a consciemment ourdies.

En d'autres termes, l'écrivain en général, dont le romancier policier serait une sorte de caricature, est par excellence un adepte de la réticence. L'écriture n'étant rien d'autre qu'une lente, patiente, perverse postposition de la divulgation, en vue d'en extraire un maximum de plaisir. Toutes ces données, il est probable que Jean-Philippe Toussaint les a prises en compte avant de choisir le titre de son nouveau roman, qui s'appelle « La réticence », justement, mot qui, en l'occurrence, peut être considéré comme un simple synonyme de l'écriture.

Non qu'il ne soit pas porteur, on s'en douterait de la part d'un écrivain aussi lucide et aussi maître de son art, de significations annexes. Dans son récit, le protagoniste est frappé de réticence, comme on peut l'être d'amnésie. Il se rend dans une petite cité portuaire du Midi, il est censé y rendre visite à un ami et il usera de tous les prétextes, plus ou moins fondés, pour ne pas s'y résoudre. Il est comme paralysé à la perspective de cette confrontation. À l'instar de Bartleby, le personnage de Melville, il préfère ne pas passer à l'acte. C'est qu'il est vaguement inquiet, qu'il est marqué par la première vision que le spectacle du port lui a réservé : le cadavre d'un chat mort qui dérivait lentement le long d'une barque.

Si cette image à laquelle un autre ne porterait pas attention prend tant de place dans le récit, c'est que Toussaint réussit à la charger d'un maximum d'*Unheimlichkeit*. Lui qui adopte d'ordinaire une écriture lisse, blanche, impassible, décrit avec un luxe de détails morbides et quasi baroques les fonds de ce plan d'eau : *Les eaux du port étaient très sombres à l'endroit où je me trouvais, mais de temps en temps, je devinais la présence d'un cortège de poissons qui passait en silence sous mes yeux, des labres ou des mulets,*

tandis que, tout au fond, parmi les algues et les cailloux, des myriades grouillantes d'alevins s'acharnaient sur le cadavre éventré d'une murène en décomposition. Le Léviathan selon Jean-Philippe Toussaint. L'enfer maritime à l'échelle d'un minimaliste.

À partir de cette découverte, notre jeune père, souvent flanqué de son *petit roupignoulet*, qu'il promène, lange, berce et assiste dans son sommeil, n'aura de cesse de tirer au clair cet assassinat, et se mettra à lire tous les signes qu'il perçoit à la lumière de cette hantise. Il ne peut s'empêcher d'y associer Biaggi, l'homme à qui il s'apprêtait à rendre visite, au point de se comporter en détective bon teint, inspectant le courrier de son ami, pénétrant dans sa maison en son absence, fouillant dans ses archives. Nous le suivons dans ces menées, parce que le style précis et jouette de l'auteur nous enveloppe, nous cerne de partout, nous englué. Et qu'il se garde bien de vendre la mèche plus tôt qu'il ne l'entend...

Trêve de réticence dans le jugement. Si un romancier peut s'amuser à tourner autour du pot aux roses, un critique n'est pas autorisé à tant de coquetterie. Ce quatrième livre de Jean-Philippe Toussaint est un tour de force, d'une rare cohérence dans le projet, d'une évidente insolence dans le déploiement de moyens littéraires extrêmement originaux, qui confirme qu'il existe encore, en nos temps d'illétrisme galopant, des hommes qui continuent à miser sur la complicité irremplaçable que suppose la lecture. Toussaint a sans doute les lecteurs qu'il mérite mais, surtout, il faut souhaiter que demeurent des lecteurs qui méritent Toussaint. Ils seront les garants de la survie de la littérature.

(25 septembre 1991)